

cathie barreau

lettre

de natalia gontcharova
à alexandre pouchkine

accompagnée de dessins à l'aquarelle
de patricia cartereau

et d'une postface de françoise nicol,
le parti d'une femme, le parti du vivant

l'Œil ébloui

28 janvier 1837

TU GÉMIS. Je t'entends de l'autre côté de la cloison quand enfin tes amis te quittent et laissent la chambre où tu gis. Tu soupîres, tu pleures et tu tousses. Catherine murmure, marche doucement près de toi, tente de soulager ton corps. Dehors, la neige ensilence le jardin et je soupçonne le fleuve d'être immobile. Comme souvent, la fin du jour tourmente ma poitrine. Il y a quelque temps encore, à cette heure même, je ne savais à quelle tâche me mettre, j'errais dans la maison, allant d'un enfant à l'autre, de la cheminée du salon à celle de ma chambre, de mon miroir à la fenêtre, ne me sentant ni mère, ni femme, encore moins maîtresse d'une maison envahie de domestiques ; j'errais, et cela sans cesse jusqu'à ce que je me résigne dans l'obscurité. Maintenant, je vois la lumière haute, mais pour peu de temps. Je sais le soir qui vient, un soir ultime. Je me suis assise à ton bureau le plus naturellement du monde.

Tu es là tout près. Je ne te vois pas. J'entends ton corps frissonner ; tu trembles et je suppose que chaque seconde est un enfer. Pourtant, ta peau et tes viscères ont tant cherché le plaisir, la jouissance, que j'arrive à peine à t'imaginer souffrant, comme si ce trou à ton ventre était encore une volupté imaginée par toi, une expérience de plus pour atteindre ce que tu crois être le bonheur. Il te faut maintenant t'abandonner. C'est cela la grande leçon : te laisser aller à écouter chaque parcelle de ta peau et de tes entrailles au lieu de courir de bordels en réunions mondaines. L'impatience à jouir t'entraînait de plus en plus, sans savoir vers qui, vers quoi. Mais jouissais-tu vraiment ?

Tu fus avide d'insatisfaction et tu te moquais de mon ignorance. C'est toi qui ne savais rien. Que sait-on du sexe si l'on n'a pas appris amoureuxment ? Que sais-tu de la joie des sensations immenses que donnent la bouche et les mains d'un être aimé ? Que sais-tu de la vénération pour le corps d'une personne que l'on aime si fort que l'estime et le désir se confondent violemment ?

Tu ne savais pas que c'était mon désir qui t'aurait apporté la joie. Tu ne t'es pas soucié de moi ou, du moins, tu t'es occupé de moi comme un homme s'occupe de ses biens : il faut en jouir et les conserver près de soi. N'as-tu jamais tenté de regarder en moi ? Tu ne te privais pas d'observer mon corps, ma peau, mon sexe dès que nous étions seuls et que tu agrippais mes robes et les jetais à terre. Tu n'as alors rien vu d'autre que ton plaisir immédiat, éphémère. Il aurait été possible de me deviner, d'accéder à ma jouissance. Tes sensations, j'aurais pu les partager. Tu ne fus pas assez humble, pas assez subversif, n'en déplaise à ta rébellion politique.

Ce que je voulais, je n'en savais rien. J'étais à l'entrevoir peu à peu, avec patience et délectation. Je savourais chaque découverte, si petite était-elle. Mais tu as rompu le charme au bout de quelques semaines de notre mariage. À vouloir me prendre à ta guise, comme tu le souhaitais, quand tu le décidais, tu as tué ton propre bonheur : je ne désirais plus te prendre, te surprendre, voir tes yeux étonnés et tremblants, avoir en moi ton aban-

don féroce, te caresser dans ton sommeil et te donner la volupté dont tu rêvais sans doute. À satisfaire si vite ton corps ignorant, tu t'es perdu dans une multitude de corps. Ton plaisir fut médiocre souvent, et l'amertume grande après chaque nuit dans les odeurs de foutre et de parfums mal dosés de femmes et d'hommes. Tu te voulais libre, tu l'écrivais, tu le criais. Libre de quoi? De toi-même, me disais-je souvent. Tu rêvais de joie sans ombre, ces ombres qui te poursuivaient quand tu sortais de la maison Vorontsov où tu pensais avoir organisé ce qu'une femme attend: la réalisation de ses phantasmes. Qu'avais-tu atteint? Rien, puisque chacun avait épuisé son corps, riait en silence et irait chercher ailleurs d'autres sensations; il n'y avait rien de sublime, t'avouais-tu en marchant seul dans le petit matin. Tu avais oublié que le sublime ne se tient pas dans l'excès. Cela était inadmissible pour toi: une idée de poète, aurais-tu dit, souriant amèrement en toi-même. Tu faisais fausse route pour percer le secret: la main doit souvent s'éloigner de la peau pour que la caresse soit voluptueuse. C'est le désir au creux de l'émotion qui fait le plaisir: le mou-

vement à peine esquissé ; c'est la conscience de chaque seconde quand le sexe de l'être aimé s'approche, touche enfin l'autre, puis s'éloigne à peine pour revenir vers ce qui l'attire tellement, c'est la conscience de cela qui nourrit, par accumulation de lumière, le plaisir et la jouissance à venir — oui, mon ami, sais-tu que lorsque le respect et la volupté vont de pair, on jouit profondément, démesurément.

Dire que tu as manqué de patience, Alexandre, serait faux. Tu as plutôt manqué de confiance. Pour atteindre le meilleur de toi encore insoupçonné, il t'aurait fallu aller au-delà de la fatigue. C'est là, dans l'épuisement, l'abandon, la somnolence, l'incapacité, le renoncement que surviennent les premières lueurs de l'éblouissement, dans les mouvements encore inconnus, amorcés dans le sentiment que tout est perdu, croyant que l'énergie est morte pour toujours tant on a éprouvé chaque parcelle de peau et de muqueuse qu'il n'en reste plus de vierge qui pourrait ressentir quoi que ce soit de caresse, c'est là, dans le dégoût de l'autre, l'idée qu'il faudrait se quitter maintenant, dormir seul, puisque la lassitude succède

à trop d'efforts dans le plaisir et que l'agacement tente de poindre sous la sueur et la salive mêlées aux cheveux et aux draps où la lumière du jour n'embellit aucun pli, c'est là, au-delà du désespoir de n'être plus bon ni bonne, que les chairs réagissent parce que l'un, homme ou femme, a encore foi et provoque le harcèlement de l'autre au point d'en faire un étonnement et une preuve d'amour — oui d'amour, n'en déplaie à ton soi-disant savoir-faire —, et ainsi d'embrasser un coin de peau dans le cou avec délicatesse et avidité, de toucher des lèvres l'aine douce et polie de la nuit finissante, puis d'appliquer avec ardeur, le cœur battant contre toute attente, la bouche sur le sexe qui désire à nouveau, tout en aspirant le meilleur de l'autre, son odeur et ses sucs, et de jouir si longuement, alors que l'on ne savait plus rien un instant plus tôt. Mais tu ne voulais pas l'imaginer. Ton orgueil masculin comptait comme close la séance des ébats sexuels puisque tout avait été déchargé, le sperme et les secousses mâles. Aurais-tu alors regardé dans mes yeux ? Tu y aurais vu de quoi traverser le miroir.

